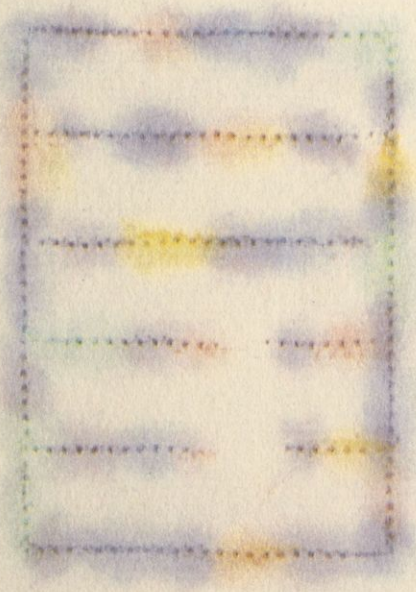
8°Ye
24972

JEAN-LUC STEINMETZ

# NI MÊME

poèmes



Éditions UBACS

# NI MÊME

8°Ye
24972

## DU MÊME AUTEUR

*Le Clair et le Lointain,* poèmes, P.-J. Oswald, 1967.

*L'Echo traversé,* poèmes, posttace de Jean Malrieu, Guy Chambelland, 1969.

*La France frénétique de 1830,* Phébus, 1978.

« Le Veilleur de nuit », préface à *Smarra, Trilby et autres contes* de Charles Nodier, Garnier-Flammarion, 1980.

*Le Champ d'écoute,* essais critiques, éditions de La Baconnière, 1985.

*Pétrus Borel, un auteur provisoire,* Presses universitaires de Lille, coll. Objet, 1986.

JEAN-LUC STEINMETZ

821
47-48

# NI MÊME

## poèmes

*Préface de Jean Tortel*

ILLUSTRATION DE PHILIPPE BOUTIBONNES

Éditions UBACS

DI - 18-07-1986 - 18523




Ouvrage publié avec le concours
du Centre National des Lettres

© Editions Ubacs, 1986

# PRÉFACE

Espace ouvert, une parole ne veut s'ouvrir que sur la négativité qu'elle requiert, signal à une absence qui peut-être l'autoriserait : *Ni même.* Ni même quoi ? A quoi ne s'adressera pas Jean-Luc Steinmetz ? De quoi dit-il qu'il n'a nul besoin ? Que négligera-t-il, récusera-t-il ? Le titre du livre, superbement bref, presque réduit à un seul élément sonore ou privation aussitôt raturée, grandit *trop pour nos raisons.* Il dément la notion même de point d'appui, cette surcharge : repousse ce qui pourrait être réitération, pléonasme, anaphore, accumulation. Impossible à mesurer, c'est-à-dire à mutiler, le titre (cette clé) déclare d'abord, dans son suspens grammatical au-dessus d'un vide, une espèce d'exclusion qui serait, aussitôt que posée, une des figures de l'illimité : on pourrait dire aussi du hasard. Cependant, parce que la déclaration initiale est le non-dit, ou plutôt un certain non à dire et qu'ainsi, le poète conscient (ou le poème) va au devant de la contradiction qui réside au cœur de son acte ; parce qu'on avertit, au départ, qu'on ne réclame rien autre qu'un refus de compromettre l'acte poétique dans quelque autre « chose » qui ne serait pas lui, on nous oblige à le considérer avec la solitude spécifique qui serait peut-être sa « pureté ». On le laisse dans sa *glace.*

(Steinmetz écrit le mot ; mais une glace est aussi un miroir, surface lisse dans laquelle toutes les autres choses se renversent). Et, puisqu'il ne serait pas dépendant d'un *cela* ; qu'il se refuse, en tout cas, à l'énumérer, quand ses images rencontrent le poème, nous nous demandons si notre seul recours contre celui-ci (je veux dire la seule possibilité de l'atteindre) ne serait pas, précisément, d'affirmer d'abord qu'il est ainsi qu'il prétend être, ni étranger au monde, ni se réclamant de lui.

Au-delà même de la part de réussite que comporte la décision extrême de Steinmetz, nous la reporterons, puisqu'elle est devenue texte, dans le seul espace qui lui convienne, celui qui résout figurativement la contradiction insupportable. Je veux dire, bien entendu, le langage poétique. Constater alors que Steinmetz écrit en vue d'agir poétiquement à partir d'un « ni même », parcelle verbale dont la solitude redoutable échappe à toute analyse en s'ouvrant à tous les possibles, n'est pas une tautologie réductrice. C'est, au contraire, souligner que son effort est exemplaire.

Dans la situation que le « ni même » a provoquée, le langage se cristallise et parfois se rétracte comme s'il hésitait à se produire. Il est alors découpé, presque tranchant, elliptique ; touché, dans son désir de parvenir à l'être, par des passages ou plutôt des attaques d'évidences : surface énigmatiquement privée de l'ombre tiède à la prolonger.

*Nulle nativité Mais telle*
*mémoire*
*en plis*

Plis qui sont parfois arêtes. Ils sont durs, ou peut-être la glace... Mais la glace n'est que l'immobilisation de l'eau fécondatrice. Car il y a aussi l'eau, et son *crispement.* L'homme *jettera son cri dans l'eau ; un fleuve passe ; les radiations de la mer* sont très proches. L'eau féminine aussi. Et le jardin, les rochers : le texte n'échappera pas à l'engendrement des images apportées par un univers qui envahit.

*Les rochers parlent quand les frappe*
*un temps mauvais Des pans fusionnent*
*dans la mer au violet virant*
*Et quelques femmes (lisibles aux failles*
*graves des falaises) dénudent leur nom*
*pour personne*

*Il reste que,* dit le poète. Il reste quoi ?
Il reste que :

*Quand je ferme*
*une porte ouvre mon dos*

L'acte est une contradiction. Le poème s'illimite en fermant sa porte, reçoit l'avancée universelle des corps, lui-même corps qui refuse tout concours, ou n'exigeant rien, *ni même* ce qui peut-être lui plairait ou le justifierait. Il est cette chose écrite là pour affirmer son égalité avec sa blanche ignorance.

*Si rien, égal à lui-même, sonne sur la glace*
*je veux bien être l'ignorant*

en même temps que son droit de toucher et de jouir, de

*pencher*
*sur un détour de femme,*
*l'éclair du sein précisé par le vent*

* * *

Dire peut-être ceci : à partir d'une manière de rejet — cependant qu'il se solidifie en lui — le texte de Jean-Luc Steinmetz apparaît comme un de ceux qui conduisent nécessairement le lecteur à s'interroger sur la nature de l'acte poétique. Dès que le texte se présente en se qualifiant poème, il propose en effet et se propose un certain nombre de conjectures inconciliables. Assuré dans son être, il ne se satisfait pas de lui-même, *ni même* de tout le reste qui l'autorisa. En même temps qu'il est tout le reste, à savoir et par exemple : ruptures et continuité, ascension et chute ; laissez-passer autorisant l'accès à l'espace de blancs et de noirs, de sons et de silences ; réinvention d'une intériorité désirante et parfois son suicide ; équivalences rencontrées, entre le jour et la nuit, l'entendement et la pulsion ; désir et constatation pure, engendrement et mise à mort — Mais encore : soins et hasards — affectés à la manifestation écrite de tout cela (donc : les marges, les blancs, les passages à la ligne...) dans des échappées hors des habitudes rhétorique et syntaxique ; action sur une masse appelée communément langage et maniements mesurés et arbitraires — en même temps que tout cela, noyau des directions multiples, largement visibles, le texte poétique est celui qui garde son secret, ou voudrait le garder, si bien que le lecteur cruel le rature et que s'instaure alors une espèce de lutte que...

Son corps portera les marques de cette lutte, cicatrices verbales.

Poète absent et présent.
Lequel des trois ne divague pas ? Pas même si

*INTACT*

*à la page qui suit*

Je sais gré à la poésie de Jean-Luc Steinmetz de susciter une interrogation de cet ordre.

Jean TORTEL

# L'ERMITE DANS LE VERGER

# L'ERMITE DANS LE VERGER

## I

La distance prise est petite
Y reposer
Festin, festin de l'air
qui moud le temps, les buis

Et pas un cri
pour croire soi
plus grand que le cœur du rosier